

Saint Augustin grammairien dans le *De Magistro*

Le *De magistro*, traité philosophique et théologique, s'appuie, pour une assez large part, sur la grammaire. Cette simple constatation nous rappelle que la grammaire, tard venue dans l'histoire des sciences, a été pendant longtemps un filon ouvert à tous et où chaque discipline constituée venait puiser pour ses besoins propres : en particulier, la philosophie générale, la logique et la rhétorique. Même une fois devenue science autonome¹, la grammaire garde longtemps encore l'empreinte de son passé. Elle a, de ce fait, le privilège de pouvoir se glisser, çà et là, dans des œuvres diverses, à titre de parenthèse, pour fournir des arguments à base philologique.

Il peut être intéressant d'essayer de voir sur quels points et dans quelle mesure Augustin reflète l'enseignement romain traditionnel et comment il utilise la grammaire dans le *De magistro*.

* * *

D'un point de vue formel, nous sommes d'abord frappés dans le *De magistro* par sa présentation sous forme dialoguée, par demandes et réponses, entre maître et élève. Cette présentation par demandes et réponses est-elle, dans le domaine pédagogique, une innovation d'Augustin pour rendre la matière enseignée plus vivante et plus assimilable, en tout cas moins austère ? Ou bien trouve-t-on déjà avant Augustin trace d'un pareil scénario ?

1. Dans l'état actuel de notre documentation, la première grammaire « simple et complète à l'usage des classes » parue dans le monde méditerranéen est la *Tέχνη* de Denys le Thrace. Elle date, semble-t-il, des toutes dernières années du second siècle avant notre ère.

On peut dire, sans grande chance de se tromper, que le procédé du dialogue par questions et réponses était traditionnellement et, pour ainsi dire, par définition, celui des exercices oraux. Augustin en avait fait l'expérience comme élève et, sans doute, avait-il, comme maître, dirigé semblables exercices.

De ce scénario oral, et *mutatis mutandis*, on peut se faire une idée grâce à quelques papyrus ou tablettes scolaires. Dans un curieux *codex* publié par Kenyon, on trouve, par exemple, ainsi présentée sous forme de questions et réponses, une petite leçon de morale². Un élève semble l'avoir mise au net soit au fur et à mesure que la classe se déroulait, soit, sous la dictée, en vue de la classe suivante. Un lecteur moderne pourrait songer à en rapprocher la leçon de morale faite par Topaze au premier acte de la comédie de Marcel Pagnol. Les questions posées doivent, semble-t-il, entraîner la trouvaille d'une formule gnomique³ :

« TOPAZE. — Le malhonnête homme, tourmenté jour et nuit, pâle, amaigri, exténué, pour retrouver enfin la paix et la joie, distribuera aux pauvres toute sa fortune parce qu'il aura compris que...

TOUTE LA CLASSE. (en chœur, d'une voix chantante). — Bien mal acquis ne profite jamais. »

Mais dans les œuvres écrites, manuels ou traités, trouve-t-on, à l'occasion, cette mise en scène par demandes et réponses ?

Dès le 1^{er} siècle apparaît déjà, dans la littérature latine, quelque chose d'un peu analogue, et comme une ébauche du procédé, avec les *Controuersiae* de Sénèque le Père. Il y a là, on le sait, tout un recueil de procès fictifs établis sur des données d'un romanesque échevelé : histoires de pirates au grand cœur, d'enlèvements sordides ou de trésors cachés⁴. Le meneur de jeu, après avoir exposé les faits, institue la *causa* et invite ses auditeurs les uns à défendre le « pour », les autres à défendre le « contre ». Les parties s'affrontent alors et se posent mutuellement des questions embarrassantes. Mais Sénèque en reste au schéma des argumentations et ne nous donne pas le scénario complet.

2. F.-G. KENYON, *Journ of hellen. stud.*, XXIX (1909), pp. 29-40 cf. Paul COLLART, *A l'école avec les petits Grecs d'Égypte*, in *Chronique d'Égypte*, XXII (1936), pp. 489-507.

3. Auparavant les jeunes écoliers, une fois la syllabation assurée, étaient déjà invités à recopier, comme modèles d'écriture, des listes de sentences et de formules proverbiales ; cf. Paul COLLART, *op. cit.* pp. 498-500 ; H.-I. MARROU, *Histoire de l'éducation dans l'antiquité*, Éditions du Seuil, Paris, 1950, pp. 217-218.

4. Si la tradition n'a fait venir jusqu'à nous que deux romans latins : *Satiricon* de Pétrone et *Métamorphoses* d'Apulée, les *Controuersiae*, elles, fournissent le canevas de nombreux romans d'aventures. Peut-être ces données romanesques, dont la présence est un peu étrange dans des exercices de déclamation, nous révèlent-elles le goût du public romain pour ce genre de récits. L'intrigue de certaines comédies de Plaute fait déjà appel à ces histoires de pirates, de naufrages, d'enlèvements et de trésors enfouis.

D'ailleurs, il s'agit là du domaine de la rhétorique. Pour le domaine grammatical, trouve-t-on ce procédé du dialogue dans les *Artes* ? Rien de tel dans la Τέχνη de Denys le Thrace qui est, à nos yeux, le père de la grammaire scolaire. Rien de tel, quelque soixante-dix ans plus tard, chez Varron, dans le *De lingua Latina*. Rien de tel chez Quintilien, élève du docte Palémon, dans le livre I de l'*Institution oratoire*, celui qui traite de grammaire. Rien de tel chez Probus, dans la mesure où nous avons le vrai Probus du 1^{er} siècle de notre ère. Dans l'état présent de notre documentation, on rencontre, semble-t-il, pour la première fois, un exposé par demandes et réponses dans l'*Ars minor* de Donat, donc, en gros, une génération avant Augustin. Ce procédé qu'ignoreront Charisius et Diomède sera repris ensuite par certains grammairiens, à titre épisodique : on le retrouve, en particulier, chez Julianus de Tolède commentant Donat, à la fin du VII^e siècle⁵.

Chez Donat, dans l'*Ars Minor*, le procédé est absolument systématique pour l'étude des parties du discours⁶. Prenons, par exemple, le chapitre *De uerbo*⁷ : « Verbum quid est ? — Pars orationis cum tempore et persona sine casu. — Verbo quot accidunt ? — Septem. — Quae ? — Qualitas, coniugatio, genus, numerus, figura, tempus, persona. — Qualitas uerborum in quo est ? — In modis et in formis. — Modi qui sunt ? — Indicatiuus ut *lego*, imperatiuus, ut *lege*, optatiuus, ut *utinam legerem*...⁸ » etc.

Nous voici suffisamment édifiés. Il s'agit bien ici, en effet, d'un scénario par demandes et réponses, mais les différences sont grandes avec le *De magistro*. Chez Donat, les personnages sont anonymes. Sous forme dialoguée fictive nous est présentée la récitation d'une leçon ou une révision. L'élève n'a pas à trouver quelque chose, mais à se souvenir. On ne sait même pas si ce n'est pas le maître lui-même qui fait les demandes et les réponses, quitte à faire répéter par la suite. En tout cas le magister

5. Cf. KEIL, *Grammatici Latini* (= G.L.K.), V, pp. 317-328, et VIII, cciv-ccxxxix.

6. G.L.K., IV, pp. 355-366.

7. *Ibid.*, p. 359.

8. « Qu'est-ce que le verbe ? — C'est la partie du discours qui comporte temps et personne, mais ne comporte pas de cas [par opposition au *nomen* qui, lui, comporte des cas]. — Combien de caractéristiques affectent le verbe ? — Sept [« Παρέπται δὲ τῷ ῥήματι ὅκτω » dit Denys le Thrace (p. 46, éd. Uhlirg), qui distingue les modes, ἐγκλίσεις, et les formes, εἶδη, confondus ici par Donat sous le nom de *qualitas*, mot à tout faire chez les grammairiens ; la *qualitas* est ensuite subdivisée en *modi* et *formae*]. — Lesquelles ? — La modalité, le type de conjugaison, la voix [appelée ici *genus*, mot qui peut aussi désigner le « genre »], le nombre, la structure [*figura* = σχῆμα chez Denys = le fait pour le verbe d'être simple : *facio*, ou composé : *reficio*], le temps, la personne. — La modalité où la trouve-t-on ? — Dans les modes et dans les formes [*formae* désigne l'ensemble des formes simples et dérivées que peut prendre le verbe : *lego*, *lecturio*, *lectito*]. — Quels sont les modes ? — L'indicatif, tel *lego*, l'imperatif tel *lege*, l'optatif, tel *utinam legerem* [*optatiuus* (distinct de *subiunctiuus*) pour calquer εὐκτικῆ, de même que les grammairiens latins ont imaginé un *articulus* (*hic, haec, hoc*) pour calquer τὸ ἄρθρον de la terminologie grecque] ».

a ici devant lui un apprenti qu'on serine. Donat envisage probablement la formation d'un élève plus jeune que ne l'est Adéodat quand Augustin le présente dans son traité. En un dialogue véritable, dans le *De magistro*, l'élève s'explique, raisonne et demande des compléments d'information. En conversant avec son disciple, Augustin procède par allusion sur les notions élémentaires. C'est de loin en loin, par souci professionnel, qu'il rappelle lui-même une définition, en signalant bien, précisément, qu'Adéodat doit la connaître, qu'il l'a autrefois apprise et récitée.

AUG. — Nam, ut opinor, definiuit ille ita, quem grammatico reddidisti : pronomen est pars orationis, quae pro ipso posita nomine, minus quidem plene, idem tamen significat.

AD. — Recordor et probo⁹. »

En dehors de la grammaire théorique, nous rencontrons aussi dans le *De magistro* un autre aspect traditionnel des exercices grammaticaux : l'explication de textes. L'interprétation des grands auteurs, surtout des poètes, est, en effet, un des rôles majeurs du *grammaticus* : « Γραμματικὴ ἐστὶν ἐμπειρία τῶν παρὰ ποιηταῖς », disait déjà Denys le Thrace¹⁰. Certains papyrus scolaires nous révèlent, en effet, des exercices d'explication, de résumé ou de narration appliqués aux textes homériques et, en particulier au chant I de l'*Illiade*¹¹. C'est Virgile qui, tout naturellement, chez les grammairiens latins, va tenir la place d'Homère. On peut se représenter aujourd'hui ce qu'étaient ces explications de textes latins par demandes et réponses. Elles ont pris place dans le curieux ouvrage de Priscien : *Partitiones duodecim uersuum Aeneidos principalium*¹². Le premier vers de chacun des douze chants de l'*Énéide* nous y est présenté avec un « modèle » d'*explanatio*¹³. Priscien est, il est vrai, postérieur à Augustin. Mais la tradition scolaire des Grecs et les remarques faites par Quintilien sur les obligations du *grammaticus*¹⁴ peuvent nous inviter à croire que le procédé avait été exploité avant Priscien lui-même.

Voici, par exemple, l'*explanatio* d'*Énéide*, II, 1 :

« Conticuere omnes intentique ora tenebant ».

9. AUG., *De mag.*, v, 13 : « Aug. — Car, j'imagine, l'auteur que tu as récité devant le *grammaticus*, a donné la définition suivante : le pronom est la partie du discours qui est mise à la place du nom, mais qui, tout en désignant la même chose, l'exprime cependant avec moins de plénitude. Ad. — Je me rappelle et j'approuve. » Cette définition du pronom est, à très peu de chose près, celle qu'on trouve chez Probus (*G.L.K.*, IV, p. 131), Charisius (*ibid.*, I, p. 157) et Diomède (*ibid.*, I, p. 329).

10. H. d. Uhlig, p. 5.

11. Cf. Paul COLLART, *op. cit.*, p. 502 ; H.-I. MARROU, *op. cit.* ; p. 231 et suiv. Le premier vers du chant I et d'autres vers formulaires constituaient déjà, au niveau élémentaire, un exercice d'écriture.

12. *G.L.K.*, III, pp. 459-515.

13. Cf. H.-I. MARROU, *op. cit.*, p. 376.

14. QUINT., *I.O.*, I, 9 et, d'une façon générale, dans tout le premier livre de l'*Institution oratoire*.

« Scande uersum », dit le maître. Et l'élève scande le vers (sans commencer par la fin !). « Dic caesuras. — Semiquinaria. — Quot partes habet orationis ? — Sex. — Quot habet nomina ? — Duo : *omnes, ora.* — Quot uerba ? — Duo : *conticuere, tenebant.* — Quid aliud habet ? — Participium : *intenti*, et coniunctionem : *-que.* »¹⁵ Ensuite on reprend les mots un par un : « *Conticuere*, quae pars orationis est ? — Verbum. — Quale ? — Perfectum. — Quo modo dictum ? — Indicatiuuo, coniugationis secundae. — Cur secundae ? — Quia in praesenti tempore secunda persona in *-es* desinit. » Et l'*explanatio* se développe ainsi sur six grandes pages du *corpus* de Keil, rien que pour ce premier vers du chant II. Cette analyse grammaticale, compliquée de révisions, est d'une désolante monotonie. Mais tel était, sans doute, le déroulement traditionnel d'une explication chez le *grammaticus*¹⁶. On en vient à se demander si la fêrude du *plagosus* Orbilius ne servait pas à réveiller les dormeurs plutôt qu'à châtier les solécismes.

On trouve pourtant comme un écho assez net de ce genre d'exercice dans le *De magistro*, II, 3 : c'est encore l'explication d'un vers formulaire de Virgile :

« Si nihil ex tanta superis placet urbe relinqui¹⁷ ».

Ici également, le maître demande à l'élève combien il y a de mots dans le vers : « Quot uerba sunt in hoc uersu ? » Et les mots sont repris ensuite un par un : « Dic mihi quid singula uerba significant. » Mais chez Augustin, ils sont repris, si l'on peut dire, en profondeur, avec un tout autre esprit que dans l'*explanatio* de Priscien : on s'oriente tout de suite vers une logique du langage, une philosophie de la communication verbale, une étude sur la valeur des signes. D'autre part, du fait que les deux personnages du dialogue sont le père et le fils, il s'ensuit, çà et là, un caractère familial donné au développement : « je ne te suis plus » ou « je ne vois pas bien », dit Adéodat à plusieurs reprises. Ici, l'entretien n'obéit ni à un plan stéréotypé de manuel, ni à un ordre immuable de questions. Avec beaucoup plus d'allure, il s'agit d'un échange véritable entre un maître et un élève déjà averti.

En somme, du point de vue de la présentation, si le *De magistro* ressemble à quelque chose, ce serait beaucoup plutôt à un dialogue platonicien qu'aux leçons dialoguées des *Artes grammaticae*. D'ailleurs ceci n'est pas

15. G.L.K., III, p. 469.

16. A côté de cette explication « méthodique », existait aussi, nous dit Quintilien (*I.O.*, I, 9, 1), une explication « historique ». Mais celle-ci consistait surtout à gloser les noms propres par des définitions très sèches, sans s'attarder à des développements, ce qui aurait été le fait *nimiae miseriae aut inanis iactantiae* (*ibid.*, I, 8, 18). C'est bien ce qu'à cet égard révèlent les documents papyrologiques (cf. H.-I. MARROU, *op. cit.* p. 233) et telle confidence de Juvénal (*Sat.* VII, 229-236).

17. VIRG., *Aen.*, II, 659 : « S'il plaît aux dieux qu'il ne reste plus rien d'une si grande ville » (paroles d'Enée à son père qui se refusait à fuir avec le reste de la famille après l'incendie de Troie).

étonnant pour un traité d'inspiration philosophique. On pourrait songer à évoquer ici le dialogue où Platon utilise déjà la grammaire comme décor de fond : *Cratyle* ou *Sur la Justesse des noms*. Augustin dans le *De magistro* utilise un peu la maïeutique de Socrate. Aux tournants de l'argumentation, en tel ou tel passage, le jeune Adéodat devant son Socrate paternel n'a rien d'autre à répondre que des $\mu\acute{\alpha}\lambda\iota\sigma\tau\alpha$ et des $\pi\acute{\alpha}\nu\omicron\ \mu\acute{\epsilon}\nu\ \omicron\upsilon\upsilon\prime\ \nu$ par exemple : *ita est, fateor* ou *constat*. C'est particulièrement net en v, 14, où nous trouvons successivement : « *Intelligo ac sequor* », « *Manifestum est* » et « *Negare non possum.* »

* * *

La grammaire étant un décor de fond pour le *De magistro*, il peut être intéressant de voir, à travers des exemples, quelques-uns des problèmes philologiques auxquels Augustin fait allusion en cours de route et sur lesquels il s'appuie. Prenons ces questions un peu à bâtons rompus puisque, aussi bien, c'est ainsi qu'elles apparaissent dans notre texte, sans s'astreindre à suivre le plan figé des *Artes*.

10) *La propriété des termes.*

A propos du texte virgilien, Augustin présente une remarque d'où il semble résulter qu'il n'y a pas de synonymes véritables, mais seulement des synonymes approximatifs. Adéodat en effet, à titre d'explication, a suggéré de remplacer la préposition *ex* par la préposition *de*. Le maître réplique : « Non id quaero ut una uoce notissima aliam uocem aequae notissimam quae idem significat dicas, si tamen idem significat : sed interim concedamus ita esse¹⁸. » Augustin revient ensuite sur cette idée à propos de la communication par gestes (III, 6). Il admet qu'on peut, par certains gestes, faire comprendre l'idée incluse dans la préposition *ex*, laissant entendre sans doute que, pour exprimer l'idée incluse dans *de*, on ne ferait pas les mêmes. Surtout en IV, 9, on rencontre tout un développement sur *uerbum* et *nomen* qui tantôt se confondent et tantôt se différencient, d'où possibilité de confusions. Adéodat conclut : « Iam intelligo et prorsus assentior hoc interesse inter uniuersale illud *uerbum* et *nomen* quod inter *animal* et *equum*¹⁹. »

Or, la question des prétendus synonymes apparaît très tôt dans l'histoire de la grammaire. Elle pénètre rapidement dans les textes, du fait justement que la grammaire est un peu la servante de toutes les disciplines. Dans le *Protagoras* de Platon (337 a - c), nous voyons le sophiste Prodicos de Céos bâtir toute une tirade sur un jeu de quasi-synonymes employés en chaîne, mais dont les significations sont peu à peu différenciées en nuances

18. *De mag.*, II, 4 : « Je ne te demande pas de remplacer un mot bien connu par un autre mot également bien connu et de même signification, si tant est qu'il ait la même signification ; mais, pour le moment, admettons qu'il en soit ainsi ».

19. *De mag.*, IV, 9.

subtiles pour aboutir à une pensée précise. Il fait, par exemple, la discrimination entre ἀμφοτέρηταιν (discuter entre amis avec bienveillance) et ἐπίζηιν (disputer âprement entre adversaires). Protagoras, de son côté, avait écrit un traité sur la propriété des termes, c'est encore Platon qui nous le dit dans le *Phèdre* (267 c).

Ce genre de gymnastique grammaticale devait plaire de bonne heure au public romain, volontiers casuiste. Nombre de mots latins aussi comportent des zones sémantiques communes, mais ont, en fait, un climat particulier. Funaioli a recueilli des observations de ce genre insérées par Caton le Censeur dans ses discours. Caton, par exemple, invite ses auditeurs à bien faire la différence entre *properare* (= faire vite et bien) et *festinare* (= se débarrasser en hâte), entre *falsarius* (= le simulateur hypocrite) et *mendax* (= le hâbleur)²⁰. On trouve de ces judicieuses remarques jusque dans les tragédies d'Accius : par exemple, dans les *Myrmidons*, le poète rappelle qu'il ne faut pas confondre *peruicacia* (= persévérance) avec *pertinacia* (= entêtement)²¹. Cicéron, dans les *Tusculanes* en particulier, pratique, lui aussi, ce petit jeu : il nous invite à bien faire le départ entre *ira* (= la colère) et *iracundia* (= le penchant à la colère), entre *ebrietas* (= l'ivresse) et *ebriositas* (= l'ivrognerie) entre *anxietas* (= l'angoisse passagère) et *angor* (= l'état de l'éternel anxieux)²².

Les ouvrages proprement grammaticaux entrent naturellement dans la même voie. Dans le *De lingua Latina*, en manière de préface à son livre V, Varron déclare qu'il va faire de l'étymologie plutôt que de la sémantique ; il donne néanmoins un exemple de son savoir faire en opposant *pertinacia* (= l'entêtement), non plus à *peruicacia*, mais à *perseuerantia*. Les fragments des *Commentarii grammatici* de Nigidius Figulus laissent deviner que ce pythagoricien avait dû rédiger sur les quasi synonymes au moins la valeur d'un chapitre²³. Dans le deuxième volume des *Grammaticae Romanae fragmenta*, A. Mazzarino rassemble 128 fragments du traité de Pline l'Ancien *De dubio sermone*, et les questions de nuances sémantiques y occupent une place importante²⁴.

Mais surtout, à partir du IV^e siècle, beaucoup de grammairiens insèrent dans leurs *Artes* un développement, intitulé *De differentiis*, où figure toute une collection de quasi synonymes et de paronymes à ne pas confondre. Pour Charisius, par exemple, la collection s'étend de la p. 387 à la p. 403 de l'édition Barwick. Dans ce « *Ne dites pas... mais dites....* », l'auteur établit même des distinctions entre mots invariables : « *Cur simpliciter percontatur, quare causam rationemque desiderat.* » Augustin de même dans le *De magistro* parle d'une différence entre *ex* et *de*.

20. G. FUNAIOLI, *Grammaticae Romanae fragmenta*, I (= G.R.F.), Leipzig, Teubner, 1907, pp. 12-13.

21. ID., *ibid.*, pp. 28-29.

22. CIC., *Tusc.*, IV, 27.

23. G.R.F., I, pp. 158-179.

24. Antonio MAZZARINO, G.R.F., II, Turin, Loescher, 1955, pp. 214-331.

Les traités *De differentiis* et *De proprietate sermonum* se multiplient à époque tardive et, pour attirer la clientèle, les auteurs inconnus qui les composent en attribuent la paternité à Cicéron ou à Palémon²⁵.

Dans le *De magistro*, c'est donc comme l'écho d'une tradition à succès qu'Augustin présente par allusion, sous forme de papillons piqués, ainsi que le faisait déjà Cicéron dans les *Tusculanes*. D'ailleurs, comme beaucoup de grammairiens, Augustin, après avoir rappelé pour *uerbum*, *nomen* et *uox* quelle est leur valeur technique rigoureuse, tombe lui-même, par routine, dans le piège de la confusion. Il arrive que les trois mots soient employés indifféremment l'un pour l'autre. Par exemple : *uox*, défini en IV, 8, comme signifiant « le son articulé », est employé, on l'a vu, en II, 4, avec le sens le *uerbum*²⁶.

20) L'articulation de la phrase — Les conjonctions.

Parmi les mots invariables, la conjonction, sous le nom de σύνδεσμος est déjà présentée chez Denys le Thrace comme une partie du discours, nettement distincte de la préposition (προθέσις) et de l'adverbe (ἐπιβήρημα)²⁷. Quintilien de même, parmi les mots invariables, énumère la *coniunctio*, la *praepositio* et l'*aduerbium* auxquels il ajoute l'*interiectio*²⁸. Mais alors que, chez les grammairiens anciens, adverbe et préposition, tout comme les mots variables (nom, pronom et verbe), se subdivisent en catégories pour nous assez nettes jusque dans leur abondance excessive²⁹, le développement sur les conjonctions présente beaucoup de flottement aux yeux d'un lecteur moderne. Or il est justement question des *coniunctiones* dans le *De magistro*.

Augustin demande à Adéodat (v. 13) de lui énumérer des *coniunctiones* :

« AUG. — Tu ergo nunc mihi paucas coniunctiones quaslibet enuntia.

AD. — *Et, -que, at, atque.* »

On a bien l'impression, avec la liberté d'indifférence qui lui est laissée, qu'Adéodat fait exprès ici de grouper exclusivement des conjonctions de coordination, et, de surcroît, des coordonnantes copulatives. D'autre part, en v, 16 (*in fine*), les particules *si* et *quia* sont conjointement, elles aussi, qualifiées de *coniunctiones*, et, cette fois, ce sont des conjonctions de

25. Cf. Myra L. UHLFELDER, *De proprietate sermonum uel rerum*, Papers and monographs of the American Academy in Rome, vol. 15, 1954, *Introduction*, pp. 11-20.

26. Cf. *supra*, note 18.

27. Éd. Uhlig, p. 23.

28. QUINTE, *I.O.*, I, 4, 18-19. La catégorie de l'*interiectio* et le terme qui la désigne semblent bien avoir été créés par Palémon, le maître de Quintilien. Charisius, pour sa définition de l'interjection, fait justement appel à l'autorité de Palémon (*G.L.K.*, I, p. 238).

29. Denys le Thrace, par exemple, distingue 24 espèces de « noms », et Denys de Sidon répartit les ὀνόματα en 47 catégories (cf. VARR., *L.L.*, X, 10).

subordination. Cette présentation de *coniunctiones* en deux lots distincts pourrait passer, à première vue, pour la conséquence d'une discrimination bien comprise entre coordonnantes et subordonnantes. Et pourtant il serait faux d'interpréter les choses ainsi. En v, 11, on rencontre en effet une autre liste qui, celle-là, nous laisse perplexes : « *Si, uel, nam, namque, nisi, ergo, quoniam* et similia : *nam haec illo uno significantur* (= car ces éléments sont désignés par ce seul (mot de *coniunctio*). » Ce nouveau groupement paraît bien étrange. Peut-on le rapprocher de groupements semblables présentés par les *grammatici* ?

Comme le faisait déjà Denys le Thrace, tous les grammairiens du IV^e siècle, lorsqu'ils énumèrent les conjonctions, présentent pareil mélange des deux catégories : coordonnantes et subordonnantes. Ils établissent bien des distinctions, mais elles sont d'un autre ordre. Charisius, par exemple, sous le nom de *coniunctiones causales*, groupe *si* et *quia*, lui aussi, et il y ajoute *etsi, quando, nam, enim, quoniam, ideo* et *ergo*. Dans un autre tiroir, sous l'étiquette de *disiunctivae*, il groupe *uel, ne, aut, nec* et *neue*. Sous le nom de *copulativae*, il groupe, comme dans notre texte, *et, -que, ac, atque*.

Il paraît donc assez probable qu'interrogé par son maître, Adéodat pensait à grouper les conjonctions comme il les avait récitées en classe. Ces groupements répondent à des discriminations de caractère logique : il s'agit ici de logique formelle et non de construction grammaticale. La syntaxe de la phrase, au sens où nous l'entendons aujourd'hui dans nos ouvrages scolaires, n'existe pas chez les grammairiens anciens. Ce qu'ils prennent en considération, c'est uniquement l'intention de l'énoncé.

Ne soyons donc pas étonnés, dans le *De magistro*, de rencontrer *si* groupé avec *quia, nam, quoniam* et autres particules exprimant l'enchaînement de cause à effet ou d'effet à cause. Dans l'exemple donné : « *si homo est, animal est* », *si* est accompagné de l'indicatif et non du subjonctif. Il s'agit du *si* des raisonnements de type mathématique (« Si deux triangles ont un angle égal... »), de ce *si* qui équivaut à « du fait que », et non du *si* qui introduit l'éventuel ou l'imaginaire³⁰.

30) Grammaire et logique formelle.

Augustin nous fait, en quelque sorte, l'aveu de cette attitude qui consiste, pour nous, à tirer la syntaxe vers la logique de l'énoncé, alors qu'en fait c'est justement de la logique que se dégagera peu à peu la

30. Quand au *uel* qui dans la liste précitée figure à côté de *si*, il équivaut probablement à « ou si tu veux » et ne doit pas être entendu ici comme une particule de disjonction ou d'exclusion, mais comme une simple nuance qui pourrait accompagner le *si* précédent. Les anciens avaient peut-être obscurément l'idée que *uel* s'apparentait au verbe *uolo*. Cf. FÆSTUS P., p. 507 L.

syntaxe³¹. En manière de préface à la discussion sur *si* et *quia*, on trouve la remarque suivante : « Tradunt enim nobilissimi disputationum magistri nomine et uerbo plenam constare sententiam, quae affirmari negarique possit : quod genus idem Tullius quodam loco *pronuntiatum* uocat³² ». Autrement dit, nous trouvons ici non seulement la distinction du « substantif » et du « verbe », de ce qui se décline et de ce qui se conjugue, mais nous trouvons surtout la distinction du « sujet » et du « prédicat » dont l'ensemble forme ce que les logiciens grecs, qui, précisément, se voulaient aussi grammairiens, appelaient un ἄξιωμα.

D'après Aulu-Gelle³³, pareil point de vue était aussi celui de Varron dans les livres du *De lingua Latina* qui concernaient l'étude de la phrase : livres XIV à XXV aujourd'hui perdus. S'inspirant des philosophes stoïciens³⁴ et de leurs λογικοὶ τόποι, nous dit en substance Aulu-Gelle, Varron y donnait une définition de l'ἄξιωμα, mot qu'à la suite de son maître Aelius Stilo, il traduisait par *proloquium* : « Proloquium est sententia in qua nihil desideratur », formule à laquelle correspond la *sententia plena* d'Augustin. L'expression « *sententia plena* » se trouve d'ailleurs dans ce même passage d'Aulu-Gelle inspiré par Varron : « Omnino quicquid ita dicitur *plena* atque perfecta uerborum *sententia*, ut id necesse sit aut uerum aut falsum esse, id a dialecticis ἄξιωμα appellatum est, a M. Varrone, sicuti dixi, *proloquium*, a M. autem Cicerone *pronuntiatum*³⁵. »

Outre cette tendance à mettre la syntaxe dans les bras de la logique formelle, ces textes, où *pronuntiatum*, *proloquium* et *sententia* sont donnés comme équivalents, nous révèlent, ici encore, les flottements de la terminologie.

31. Ce « dégageant » est amorcé par Apollonius Dyscole et ses disciples. Chez les latins, il est déjà connu d'Aulu-Gelle qui le pratique, à l'occasion, de façon lacunaire et dispersée. Mais, inconnu des grammairiens du III^e et du IV^e siècles, il ne sera repris qu'au VI^e siècle par Priscien dans ses *Institutiones* dont les livres XVII et XVIII traitent de la « construction ». Cf. J. COLLART, *Quelques observations sur Aulu-Gelle grammairien*, R.E.L., XLIII (1966), pp. 384-395.

32. *De mag.*, v, 16 : « Les plus illustres maîtres en dialectique (*disputationum*) nous apprennent qu'une proposition à sens plein (*sententiam plenam*) qu'on peut présenter sous forme affirmative ou négative, se compose essentiellement d'un nom (*nomina*) et d'un verbe (*uerbo*) : c'est exactement le type d'énoncé que Cicéron quelque part appelle un *pronuntiatum*, un jugement. » — *Quelque part* chez Cicéron, c'est *Tusc.*, I, 14.

33. GELL., *N.A.*, XVI, 8, 1-14.

34. Cf., par exemple, CHRYSIPPE in Von Arnim, *Stoic. fragm.*, II, p. 68, fr 207 et DIOG. LAERT., VII, 71-72.

35. Cette phrase d'Aulu-Gelle est comme une préfigure du passage d'Augustin cité plus haut (v, 16). Tous deux sans doute pratiquent Varron de façon assidue, et d'ailleurs l'occasion, pour un homme cultivé, de définir l'ἄξιωμα devait déclencher une sorte d'automatisme scolaire, sans qu'on eût besoin de recourir à une source précise. Néanmoins, à propos de cette définition, la référence à CIC., *Tusc.*, I, 14, qui est commune à nos deux auteurs, laisse le lecteur perplexé.

Voici maintenant un autre trait de l'argumentation grammaticale exploitée, dans le *De magistro*, avec l'esprit du logicien. Dans un passage voisin de celui qui a été cité plus haut concernant la propriété des termes (IV, 9), Augustin présente la remarque suivante : « Cum omnia nomina uerba sint, non autem omnia uerba nomina sunt... Hoc ergo inter *nomen* et *uerbum* quod inter *equum* et *animal* interest. » Accessoirement ces formules peuvent être en effet considérées comme une mise au point sur la terminologie grammaticale ou comme une observation sur les quasi-synonymes, mais leur présentation même nous oriente surtout vers le fameux principe de logique aristotélicienne qui oppose le « genre prochain » et la « différence spécifique³⁶ ». Aussi bien, lorsqu'on traite plus spécialement de grammaire, et non de logique, *uerbum* désigne le « verbe ». C'est d'ailleurs ce que signale Augustin à la fin de ce même développement : « Dicimus et alio modo *uerbum* quo significantur ea quae per tempora declinantur ut *scribo* / *scripsi*, *lego* / *legi*, quae manifestum est non esse nomina³⁷. »

4^o) Morphologie.

Cette dernière citation contient une allusion cursive, mais intéressante, au *distinguo* fondamental établi de longue date par Varron dans la morphologie du verbe latin : c'est la distinction entre l'*infectum* et le *perfectum*, entre les deux thèmes verbaux à partir desquels, précisément, se bâtissent les formes temporelles, « ea quae per tempora declinantur ». Le binôme *lĕgō* / *lĕgī* d'ailleurs figure déjà chez Varron et a toujours été depuis lors, si l'on peut dire, « reconnu d'utilité publique ».

Varron en effet (*L. L.*, X, 48) nous apprend que « Les formes verbales expriment les unes l'inachevé (*infectum*), telles *lego*, *legis*, les autres, l'achevé (*perfectum*), telles *legi*, *legisti*. Ces formes, en vue d'un groupement, doivent être rangées chacune dans sa catégorie propre. Par cela même que *lego* doit normalement être rattaché à *legebam*, on ne peut normalement rattacher *lego* à *legi*, parce que *legi* représente une action achevée... Ce sont d'une part les formes de l'inachevé qui présentent entre elles la loi de similitude, et c'est entre elles que la présentent aussi les formes de l'achevé, par exemple : *tundebam*, *tundo*, *tundam*, d'une part, et *tutuderam*, *tutudi*, *tutudero*, d'autre part. »

Autrement dit, pour bien comprendre l'économie du verbe latin, il faut dépasser la distinction classique des *tria tempora* (présent, passé futur) et considérer ce que nous appelons aujourd'hui la notion d'aspect. C'est seulement à partir de là que l'idée de temps se manifeste, d'où la formule que nous trouvons ici : « ea quae per tempora declinantur ». Il n'y a pas beaucoup de morphologie dans le *De magistro*, mais il y a du moins cette allusion à un principe de base.

36. Cf. I. ROBIN, *La pensée grecque*, Paris, Albin, Michel, 1932, p. 299.

37. « Avec une autre valeur, nous désignons aussi par *uerbum* (le verbe) ces formes grâce auxquelles s'expriment les flexions temporelles, comme *scribo* / *scripsi*, *lego* / *legi* ; et ces formes, bien évidemment, ne sont pas des *nomina* (des substantifs). »

5^o) *Le mot et la chose.*

Dès les premiers paragraphes du *De magistro* apparaît une autre distinction qui, sans être exclusivement d'ordre grammatical, se rencontre, à l'arrière-plan, chez tous les grammairiens qui s'intéressent au vocabulaire : la distinction du mot (*uerbum*) et de la chose (*res*) et, par voie de conséquence, la recherche des rapports qui unissent le mot à la chose. C'est l'étude que se propose d'abord Varron dans le *De lingua Latina* : « *Quemadmodum uocabula essent imposita rebus, sex libris exponere institui*³⁸ ».

Nous saisissons là le goût des anciens pour l'étymologie et aussi une idée, déjà présente dans le *Cratyle*, et qui sera celle de toute l'antiquité. Car philosophes et grammairiens, qu'ils soient partisans de l'origine « naturelle » du langage ou de son origine « conventionnelle »³⁹, inclinent tous à établir un rapport de convenance entre le mot et la chose. Que ce rapport soit idéal et dépasse le plan humain ou bien qu'il soit le fruit d'un contrat entre les hommes, le mot convient à l'objet qu'il désigne : il en est, en quelque sorte, l'image révélatrice (*μίμημα*⁴⁰). Même les Latins qui, comme Quintilien⁴¹, sentaient parfois la faiblesse de pareil point de vue, ont toujours eu tendance à faire ce que nous appelons de l'étymologie populaire : c'était, derrière chaque mot, la recherche, coûte que coûte, de l'onomatopée, de la métaphore ou du calembour.

Dans le *De dialectica*, qui lui est généralement attribué, Augustin, s'appuyant sur les Stoïciens et sur Varron, nous déclare : « *Stoici autumant nullum esse uerbum cuius non certa explicari origo possit*⁴² ». Puis il énumère les différents procédés d'enquête : le mot à étudier peut présenter une sonorité expressive, ou bien peut provenir d'une métonymie ou d'une antiphrase ou encore d'un « à peu près ». Enfin Augustin s'en donne à cœur joie, multipliant les étymologies cocasses, par exemple : « *Mel, quam suauiter gustum res ipsa, tam leniter nomine tangit auditum*⁴³ », « *lucus eo dictus putatur quod minime luceat* », « *capillus, quasi capitis pilus* ».

Or dans le *De magistro* (v, 12, *in fine*), à propos du mot *uerbum* lui-même nous trouvons un écho de ces étymologies populaires : « *Verba scilicet a uerberando, nomina uero a noscendo, ut illud primum ab auribus, hoc autem secundum ab animo uocari meruerit*⁴⁴. « D'après cette doctrine de

38. VARR., *L.L.*, V, 1.

39. C'est l'interminable querelle *φύσις ἢ θέσις*. Sur les aspects de cette polémique et sur les positions prises par les différentes écoles philosophiques, cf. par exemple, J. COLLART, *Varron grammairien latin*, Paris, Belles lettres, 1954, pp. 258-278.

40. Cf. ARIST., *Hermen.*, 2 (16 a) avec comm. d'Ammonius, *In Arist. de interpr.*, p. 20 Busse ; *Rhet.*, III, 1404 a.

41. QUINT., *I.O.*, I, 6, 37.

42. FUNAIOLI, *G.R.F.*, I, p. 282, fr. 265.

43. « Pour ce qui est du miel (*mel*), autant la chose produit une impression suave sur notre goût, autant le mot qui la désigne affecte notre ouïe avec douceur ».

44. « Les *uerba* tirent leur nom de *uerberare* (frapper), les *nomina* tirent le leur de *noscere* (connaître), si bien que les premiers ont dû de s'appeler ainsi à l'impression produite sur les oreilles, les seconds à l'impression produite sur l'esprit ».

fantaisie, le *uerbum*, le mot, est donc ce qui va frapper (*uerberare*) les oreilles. Sans doute y a-t-il là un écho de la théorie stoïcienne du son : d'après les *Stoici* en effet, le son est de l'« air frappé » (ἀήρ πεπληγμένος) par le choc de la langue et qui chemine dans toutes les directions jusqu'à heurter les organes récepteurs⁴⁵. Quant à « *nomen a noscendo* », c'est aussi, d'après le *Dictionnaire* d'Ernout-Meillet, une étymologie populaire.

Beaucoup plus intéressante que la fantaisie étymologique est la forme prise dans le *De magistro* par la théorie du signe, autre façon d'envisager les rapports entre *res* et *uerbum*.

Que le mot soit un signe (σύμβολον, σημεῖον) capable d'éveiller dans notre esprit l'image d'une chose, c'est là une idée qu'on trouve déjà chez Aristote⁴⁶. Cicéron s'en fait l'écho dans un passage des *Topiques* où il traduit σύμβολον par *nota*⁴⁷. Presque dès le début du dialogue (I, 2), cette doctrine se manifeste dans le *De magistro* par la formule : « Memoria cui uerba inhaerent, ea reuoluendo facit uenire in mentem res ipsas quarum signa sunt uerba »⁴⁸. Et, tout au long des chapitres, la théorie du signe est reprise et approfondie par Augustin. Il est question, par exemple, du langage par gestes qui est visible et du langage vocal qui est audible, sans parler du langage écrit : dans tous les cas, l'homme utilise des symboles interprétables au niveau de l'esprit. Mais la doctrine s'épanouit singulièrement en IX, 26, où Augustin nous dit que le langage humain dépasse le niveau des mots eux-mêmes, que sa portée va au delà de ce qu'est un répertoire de signes. Entre sujets parlants, le langage sert aux échanges de pensées et devient source d'enrichissement pour l'esprit : « Vides profecto quanto uerba minoris habenda sint quam id propter quod utimur uerbis ; cum ipse usus uerborum iam sit uerbis anteponendus, uerba enim sunt ut his utamur ; utimur autem his ad docendum. Quanto est ergo melius docere quam loqui, tanto melior est quam uerba locutio »⁴⁹.

45. Cf. DIOG. LAERT., VII, 55. — Cette étymologie burlesque n'est d'ailleurs pas la seule qu'Augustin nous ait transmise à propos de *uerbum*. Dans le passage du *De dialectica* cité plus haut (*G.R.F.*, I, p. 281), Augustin allègue aussi : « *Verbum quasi dictum a uerum boando* ». Cette seconde fantaisie devait être traditionnelle ; c'est, semble-t-il, un essai maladroit pour calquer ἔτυμολογία = ἔτυμον λέγειν : car les mots, pour celui qui en saisit l'origine traduisent la vérité profonde sur les choses. Cicéron, de son côté, propose le néologisme *ueriloquium* pour traduire ἔτυμολογία (*Top.*, 35). Enfin cette idée de « vérité », d'après Donat (*ad Ter. Ad.*, V, 8, 29 in II, p. 179 Wessner), a inspiré aussi Varron : « *uerba a ueritate dicta testatur Varro* ».

46. Mêmes références que celles qui sont indiquées à la note 40. Cf. aussi QUINT., *I.O.*, I, 6, 28 et VARR. ap. AUG., *De dial.*, *G.R.F.*, I, p. 280, l. 73-76.

47. CIC., *Top.*, 35. C'est dans ce même passage que Cicéron propose aussi le mot. *ueriloquium* pour traduire ἔτυμολογία.

48. « La mémoire, où s'accrochent les mots, lorsqu'elle remet ces mots sur le circuit, fait surgir dans l'esprit les choses mêmes dont les mots sont les signes ».

49. « Tu constates évidemment combien les mots doivent être placés en-dessous du motif pour lequel nous servons des mots. Puisque donc l'emploi des mots

Mais cette idée de dépassement du langage humain par rapport aux mots exprimés élève le débat au-dessus de la grammaire⁵⁰.

*
* *

Bien que le *De magistro* ne soit pas une *Ars grammatica*, Augustin y exploite la grammaire. Sous forme d'échos, à travers les démarches de son raisonnement, nous reconnaissons çà et là, avec ses aspects traditionnels, l'enseignement grammatical de Rome. On a cru pouvoir noter, à cet égard le goût des *differentiae uerborum*, la manie étymologique, la pseudo-syntaxe. A ces traits, il convient d'ajouter encore l'influence de celui qui, pour les Latins, reste toujours le fondateur de la grammaire : Marcus Térentius Varron.

Mais, par ailleurs, aussi bien dans l'emploi de la forme dialoguée que par l'élargissement de certains points de vue, Augustin manifeste, semble-t-il, des tendances qui lui sont propres. A l'heure où la grammaire conquiert de plus en plus sa place de discipline autonome, à l'heure où se multiplient les traités grammaticaux dont certains sont appelés à la plus durable réputation⁵¹, Augustin pratique un curieux retour aux sources : il intègre ses arguments grammaticaux à des développements qui dépassent le plan de la grammaire. Il les y intègre, en effet, autrement qu'à titre de curiosités marginales ou de menues parenthèses, comme faisaient, par exemple, Caton et Cicéron. Mais, dans ce retour aux sources, sa position devient, en quelque sorte, l'inverse de celle des précurseurs. Chacun à sa manière, Platon, Aristote, les Stoïciens et même Varron, à travers la philosophie et la logique, préparaient l'essor d'une grammaire qui, plus ou moins, se cherchait encore. Augustin, dans le cadre du *De magistro*, cherche, pour ses propres fins philosophiques, à interroger les conquêtes désormais acquises de la grammaire pour en élargir les horizons et les possibilités. Avec lui, le grammairien, dans la mesure de ses moyens nouveaux, n'est pas seulement l'observateur diligent d'un domaine indépendant et limité, mais un spécialiste dont on peut faire rayonner la discipline.

Jean COLLART.

va déjà bien au-delà des mots, les mots n'existent en fait qu'en vue de leur emploi ; or, nous employons les mots pour instruire. Autant instruire est préférable à parler, autant le langage est au-dessus de mots ».

50. Sur des bases beaucoup plus scientifiques et par comparaison avec le pseudo-langage des abeilles, simple code de signaux, E. Benveniste a défini récemment les éminentes qualités du langage humain (*Problèmes de linguistique générale*, V, Paris, Gallimard, 1966, pp. 56-62). Parmi les conclusions très formatrices de cette étude, apparaît l'idée que le langage humain, par les nuances qu'il met en œuvre et par l'usage même qu'on en peut faire (*usus*, dit Augustin), permet des échanges à l'infini.

51. Dans la Florence du XIII^e siècle, le jeune Dante a perfectionné son latin en étudiant les traités grammaticaux de Donat ; cf. P. RENUCCI, *Dante disciple et juge du monde greco-latin*, II, Paris, Belles lettres, 1954, p. 23.